

Bulletin d'histoire politique

De l'éducation des soldats et de quelques autres sujets

Yves Tremblay



Volume 10, numéro 2, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060526ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060526ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, Y. (2002). Compte rendu de [De l'éducation des soldats et de quelques autres sujets]. *Bulletin d'histoire politique*, 10(2), 90–99.
<https://doi.org/10.7202/1060526ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Chronique d'histoire militaire

De l'éducation des soldats et de quelques autres sujets

YVES TREMBLAY
Direction Histoire et patrimoine
Ottawa

NOUVELLES

Contrairement aux années précédentes, le colloque annuel d'histoire militaire se tiendra la prochaine fois au printemps, les 14 et 15 mars 2002, au Collège militaire royal de Kingston (Ontario). Les organisateurs de ce 8^e Colloque d'histoire militaire ont choisi pour thème « Le désir de vaincre et la soif d'apprendre : l'histoire de l'éducation militaire ». On peut s'inscrire et s'informer en communiquant par courriel avec Jean Lamarre (lamarre-j@rmc.ca) ou Yves Tremblay (tremblay-y@rmc.ca).

L'Organisation pour l'histoire du Canada tiendra son prochain congrès à l'automne 2002. Les communications sollicitées porteront sur l'histoire canadienne dans la première moitié du xx^e siècle, mais une section est réservée à l'histoire militaire. On peut se renseigner auprès de John MacFarlane au 613-998-7052.

L'ENTRAÎNEMENT MILITAIRE: UN DOCUMENT

Souvent, on perçoit la formation que reçoivent les soldats comme procédant du lavage de cerveau vers le bourrage de crânes. Après avoir « effacé » ce qui est spirituellement inutile, sont inculquées des notions simplistes ayant pour but de fabriquer des machines à tuer qui réfléchissent tout juste assez pour remplir leur fonction. Évidemment, la réalité est plus complexe.

En 1941-1942, un intéressant débat prit place entre les tenants d'une école « moderniste, « mécaniste » et « réaliste » et l'*establishment* militaire qui privilégiait les méthodes de l'avant-guerre. En 1941-1942, les forces alliées étaient quelque peu démoralisées par la suite ininterrompue de revers subis depuis l'automne 1939. Des dizaines de milliers de jeunes hommes se pressaient dans les camps d'entraînement et beaucoup de leurs instructeurs doutaient de la pertinence de l'enseignement prodigué, un enseignement que beaucoup considéraient comme fautif et responsable des défaites récentes. Certains des officiers chargés de l'instruction en étaient ainsi venus à remettre en cause l'entraînement dispensé, reposant essentiellement sur l'apprentissage de la discipline, l'acquisition d'habiletés plus complexes étant laissée plus ou moins à la discrétion des commandants d'unités de combat. On critiquait particulièrement l'incapacité à inculquer des réflexes tactiques utiles, pour vaincre bien sûr mais aussi pour survivre, l'irréalisme des exercices et le danger de laisser trop de latitude à des chefs inexpérimentés chargés de troupes de soldats récemment enrégimentés.

Pour faire de civils des soldats capables d'affronter les forces fascistes à chance égales, l'entraînement devait changer de perspective. L'école que j'appelle « moderniste », « mécaniste » et « réaliste », peut-être de manière inappropriée, s'est alors mise à produire des manifestes pour ce qu'elle a appelé en anglais la *battle drill*. Il ne faut pas s'arrêter sur le mot *drill* et l'image qu'il renvoie d'évolutions abêtissantes à la manière des fantassins de Frédéric II de Prusse. La conception de la formation du soldat, ou en vérité de la transformation de civils en citoyens-soldats, a quelque chose de révolutionnaire et de profondément démocratique. On y trouve à la fois un appel aux instincts animaux (il faut tuer) et en même temps l'explication que sur l'assimilation mécanique des bons réflexes tactiques est la voix véritable de l'expression de la liberté d'inventer les meilleurs moyens pour vaincre. Les extraits suivants, tirés d'un document photocopié au début de 1943 illustrent cette tension entre, d'une part, les exigences de la survie et du succès sur le champ de bataille et, d'autre part, les réalités de la conscription en masse de citoyens desquels il faut tirer le meilleur (et le pire penseront certains) :

*Battle drill*¹ — Ce n'est pas une école ou un mouvement d'adeptes aux yeux étincelants de fanatisme [...].

À Dunkerque, le général Alexander et le général Utterson-Kelso ont observé la méthode de combat des Allemands, leur *battle drill*, et ils se sont souvenus que ceux-ci ont mis plusieurs années à la développer en préparation du présent conflit. Quelques vieilles barbes de l'ancienne école militaire s'opposent à cette forme de *drill*, ou discipline de combat, en invoquant le fait que la tactique ne peut être enseignée par une *drill*, que la remarquable

capacité du soldat britannique à penser et à agir par lui-même compense largement l'automatisme allemand.

Je vous demande : y a-t-il quelque chose qui puisse tuer l'initiative ? La nécessité de la B. D. est devenue évidente au général Alexander lors de la retraite de France, alors que des groupes de nos hommes s'agglutinaient dans des trous d'obus, des hommes au bon vouloir, mais ignorants, vaincus psychologiquement par les bombardiers en piqué allemands hurlant l'enfer de leurs bombes [...].

La *drill* conventionnelle (*close order drill*) qu'on enseigne sur des douzaines de terrains de parade est la *drill* du temps de Waterloo, exercice pour apprendre à former le vieux carré britannique. Mais la bataille d'aujourd'hui n'est plus menée par la mince ligne rouge. C'est une bataille en ordre dispersé, mouvante, individuelle, et la *drill* adaptée à ce genre de situation doit être différente des cérémonies du terrain de parade [...]. Plutôt maîtriser parfaitement l'armement et la tactique, après seulement la parade, s'il nous reste du temps.

Notre entraînement causera peut-être bien des blessures, mais ce ne sera pas par négligence, car la guerre est un sale métier qui s'exerce avec des outils dangereux. Notre armée doit apprendre à les maîtriser si l'on veut bâtir la confiance nécessaire pour les utiliser. Le prudent système qu'on utilise maintenant est la cause de prodigieuses pertes de vie et d'efficacité au combat, car il produit par milliers des hommes mal entraînés aux réalités du champ de bataille. Les règles de sécurité qu'on observe maintenant sont si contraignantes que la plupart de nos soldats regardent une grenade mais voient une vipère. Mais du jour où l'étudiant ou le soldat se rapportent à l'école de B. D. il sent un changement de tempo [...].

Lors d'une allocution au cours d'état-major à Kingston, le général Stuart, notre chef d'état-major, a insisté sur la loyauté envers ceux au-dessus et ceux au-dessous et la fidélité envers soi-même. L'école de *battle drill* tient régulièrement des « Soviets » où l'homme fidèle à lui-même peut exprimer ses vues.

Ce dont notre armée a besoin, c'est d'une nouvelle méthode, de nouvelles vues, d'un nouvel objectif. Nos soldats veulent comprendre ce qu'est leur travail dans le conflit en cours et pourquoi il est si vital à l'effort de guerre. Ils ont besoin de sentir qu'ils sont une partie essentielle d'un plan soigneusement préparé qui mènera à la Victoire. Il nous est difficile d'apprendre les dures leçons de la coopération et du travail d'équipe d'une nation de mauvais chasseurs comme celle des Huns. Mais l'on doit réaliser que c'est par sa discipline de combat, la *battle drill*, par une véritable coopération entre toutes les armes, comme elle a été pratiquée avec des succès foudroyants en France, que l'Allemand nous a complètement déclassés, comme il l'avait fait aux Olympiques [de 1936]. Il n'y est pas parvenu parce qu'il est un homme

meilleur, mais par un processus requérant une sélection sévère et un entraînement rigoureux.

En lisant ce texte, il ne faut pas oublier qu'il s'adresse à de jeunes officiers chargés de l'instruction des hommes de troupes, des officiers qui n'ont eux-mêmes que peu ou pas d'expérience du combat. Le ton patriotique et le style rhétorique devaient faciliter la préparation de courtes conférences bien ramassées à l'intention des recrues. Il n'est qu'un exemple d'un gigantesque effort d'instruction dont les conséquences sont encore mal perçues sur les effets quant à la performance sur le champ de bataille comme sur la culture de toute une génération de jeunes adultes plongés dans les tourments de la guerre.

ÉDUCATION DU SOLDAT ET HOMOPHILIE: UN LIVRE ÉVÈNEMENT

Hamilton, Nigel. *The full Monty, volume I : Montgomery of Alamein, 1887-1942*, Londres, The Penguin Press, 2001, xli-902 p.

La formation d'un soldat a bien des facettes, mais comment Nigel Hamilton peut-il se permettre de produire une nouvelle biographie de Montgomery après avoir publié il y a quelque quinze ans une « biographie officielle » faisant 2800 pages^{2?} Qu'y a-t-il de bien nouveau sous le vicomtal soleil d'El Alamein pour justifier un tel débordement biographique ? La question est tellement justifiée que Hamilton y consacre toute une préface.

Nigel Hamilton est depuis 1999 professeur de biographie à la De Montfort University de Leicester. En plus d'être le biographe du grand soldat, Hamilton s'est permis un livre irrévérencieux sur le jeune John F. Kennedy. Il travaille maintenant à un ouvrage sur Bill Clinton. Il s'est en quelque sorte fait l'expert-en-biographie-fouillée-mais-controversée.

Quel est donc l'intérêt de ce pavé historiographique ? Il faut remonter aux années pendant lesquelles Hamilton préparait la biographie officielle pour bien comprendre. Alors qu'il s'apprêtait à publier le second tome de cette biographie officielle, Hamilton apprend que Montgomery a entretenu une correspondance amoureuse intense avec un adolescent suisse immédiatement après la Deuxième Guerre mondiale. Le biographe s'est alors trouvé pris dans un dilemme cornélien : devait-il en parler dans le tome III, au risque de choquer son lectorat cible, plutôt prude en cette matière ? Il a finalement résolu de se limiter à quelques allusions plus ou moins transparentes aux rapports que Montgomery pouvait entretenir avec les hommes qu'il commandait.

Il faut ajouter qu'Hamilton a pris cette décision à un moment où plusieurs des principaux collaborateurs du maréchal vivaient toujours. La révélation de l'homophilie (et éventuellement de l'homosexualité) du héros ne pouvait

qu'être mal reçue, rendant son travail d'interviewer impossible et compromettant de la sorte la préparation du tome III. Hamilton dit ne pas regretter d'avoir suivi cette voie ; c'était inévitable étant donné sa position de jeune biographe inexpérimenté. La biographie officielle de Montgomery était son premier essai du genre et s'il a été choisi par la famille comme biographe officiel, c'est un peu parce que son père avait édité les mémoires du maréchal dans les années 1950.

Aujourd'hui pourtant, Hamilton remet tout en question. Il invoque la transformation de la perception sociale de l'homosexualité. Mais encore là, est-ce une justification suffisante pour réécrire 2000 nouvelles pages sur Montgomery ?

Oui répond-t-il sans hésitation. Oui, d'abord parce que les fameuses lettres d'amour à l'adolescent suisse ne sont pas une simple toquade dans la vie de Montgomery. Le jeune helvète n'est pas le seul à avoir fait l'objet des plus affectueuses attentions du vicomte. En effet, Hamilton fait alors une incroyable deuxième révélation : lui-même a reçu des lettres d'amour de Montgomery lorsqu'il avait douze ans, pas moins d'une centaine de lettres ! Jusqu'à maintenant, Hamilton l'avait caché, de peur, comme il l'avoue non sans culpabilité, que son intégrité de biographe ne soit compromise.

Encore là, la bonne conscience d'un biographe n'est pas une justification intellectuellement suffisante pour recommencer un projet biographique d'une telle envergure. Non, la justification que Hamilton donne finalement pour une nouvelle biographie de Montgomery est à la hauteur des révélations précédentes. Montgomery avait de nombreux défauts de personnalité et il avait également une capacité rarement égalée dans l'histoire pour s'attirer les inimitiés les plus violentes de la part de ses collègues généraux. Et sa façon de manipuler les rapports officiels des opérations dans le but de laisser une mémoire impérissable de son génie militaire a eu le don de dresser contre lui la quasi totalité des historiens militaires depuis les années 1960.

Pourtant, même ceux-là reconnaissent à Montgomery un grand mérite : il a probablement été le plus formidable meneur d'hommes et l'un des meilleurs éducateurs de soldats de toute la guerre. Cette capacité à entraîner et à motiver, les soldats la lui rendaient en prodiguant toute leur reconnaissance et leur affection au chef avait su, enfin, les mener à la victoire après des années de désastres. Les centaines de photos d'un Montgomery souriant au milieu d'une bande de copains soldats ne sont pas qu'un effet de propagande. « La bizarre et totale dévotion de Monty dans sa relation avec ses hommes, écrit Hamilton, a été notée depuis ses débuts et elle caractérise son style de commandement du peloton jusqu'au groupe d'armées. Autant que nous le sachions, ajoute-t-il, il n'a jamais eu de contact physique avec aucun de ses soldats, mais, comme l'un de ses supérieurs l'a rapporté dans les années

1930, il était « vraiment populaire auprès de ses hommes qu'il considérait et traitait comme ses enfants ».

On aura compris que l'hypothèse avancée par Hamilton dans sa nouvelle biographie est que si Montgomery est devenu le meneur d'hommes qu'il a été, et cela personne ne le conteste, c'est qu'il aimait ses hommes et qu'il recherchait leur affection voire leur amour. C'est la raison pour laquelle Hamilton considère le mariage de Montgomery comme un accident dans une « odyssee autrement exclusivement homosociale ». « Après la mort de son épouse, renchérit-il, Monty n'admet aucune femme autour de lui ». Il préfère plutôt, « la coterie de jeunes officiers d'état-major et d'aides-de-camp qu'il a sélectionnée personnellement et avec lesquels il a réinventé l'art du commandement moderne de citoyens-soldats (volontaires ou conscrits, par opposition à l'armée régulière) presque que tous mâles ».

Comme si ce n'était pas déjà suffisant, Hamilton pousse cette logique jusqu'au bout. Les temps sont mûrs, croit-il, pour poser l'une des questions que les *establishments* militaires détestent le plus : dans quelle mesure la condition homosexuelle, ou plutôt la plus intense affection entre hommes, affection ne conduisant pas nécessairement ni même généralement à des rapports physiques, dans quelle mesure donc l'amour homme-homme ne doit-il pas être considéré comme un facteur de la plus haute importance pour expliquer les succès militaires dans un cadre démocratique ? Voilà la justification que donne le biographe pour se remettre à l'ouvrage.

C'était, en quelques mots, un compte rendu de la préface. Une affaire à suivre.

DEUX ATLAS, OU PEUT-ÊTRE PAS

Courville, Serge et Robert Garon, (dir.), *Atlas historique du Québec : Québec, ville et capitale*, Sainte-Foy (Québec), Les Presses de l'Université Laval, 2001, xiii-457 p.

Luxueuse publication, partie d'une ambitieuse série, ce magnifique ouvrage provoque pourtant un sentiment de malaise. Les reproductions de cartes anciennes sont trop petites pour être d'une quelconque utilité et elles sont totalement dominées par la photographie, les gravures et la peinture. On peut concéder que l'approche soit géographique, c'est-à-dire plutôt territoriale, mais cet ouvrage n'est pas un atlas. C'est un album, un bel album certes, mais un album tout de même. D'ailleurs, dans leur présentation, les auteurs parlent carrément de « synthèse ». Quelques chapitres intéresseront l'historien de la chose militaire, surtout par la beauté des images retenues. Malheureusement, aucune planche n'illustre le déroulement des opérations et le texte n'apporte rien de bien neuf. Malgré ces défauts, l'ouvrage est d'une

facture tellement agréable (toutes nos félicitations à l'éditeur et à son équipe) qu'on ne peut qu'en recommander la consultation.

Zuehlke, Mark et C. Stuart Daniel, *The Canadian military atlas: the nation's battlefields from the French and Indian Wars to Kosovo*, Toronto, Stoddart, 2001, xi-228 p.

Comme pour le précédent, on peut ici difficilement parler d'atlas. Cet ouvrage est de fait un album faisant la synthèse des événements militaires auxquels les Canadiens d'aujourd'hui, et leurs ancêtres européens, ont participé dans les quatre derniers siècles. L'iconographie est parfois jolie, mais rarement originale. On a reproduit la fameuse photo montrant le 29^e Bataillon marchant vers la crête de Vimy. On a malheureusement choisi la version retouchée de la photo, celle où ont été ajoutées les fausses explosions d'obus allemands. Le lecteur qui ignore cette manipulation devra s'en tenir à la légende/propagande naïvement reproduite dans le commentaire: « Le 29^e Bataillon avance à travers les barbelés allemands sous un puissant bombardement durant l'assaut contre la crête de Vimy ». Sur les cartes, perdues à travers l'iconographie et le texte, il n'y a pas grand chose à dire: elles sont ou bien une imitation dégradée des cartes publiées dans les histoires officielles, ou bien d'imprécis outils de localisation. Ce livre, qui se détaille 100 dollars, est inutile pour l'information qu'il véhicule et nuisible par l'espace qu'il prend sur une tablette. L'éditeur Stoddart, qui depuis quelque temps multiplie les publications en histoire militaire, abuse vraiment les lecteurs avec ce faux atlas. Pire, des fonds publics ont servi à subventionner sa publication. Pauvres acheteurs en ligne, comme facilement on peut les tromper! Bouquiner, bouquiner, mais dans une vraie librairie, avec un vrai plancher sur lequel reposent de vraies tablettes pleines de vrais livres.

AUTRES PARUTIONS RÉCENTES

Bernier, Serge, (dir.), *Les 50 ans de l'OTAN*, Ottawa et Montréal, Ministère de la Défense nationale et Association québécoise d'histoire politique, 2001, 184 p.

Actes d'un colloque tenu en novembre 1999. On y trouvera des collaborations sur l'avenir de l'organisation, sur le rôle qu'y tient le Canada et sur certaines opérations récentes, comme le Kosovo.

Bland, Douglas L., (dir.), *Issues in defence management*, Kingston, School of Policy Studies, 1998, x-121 p.

Dans les années 1960, le pdg de Ford, Robert McNamara, avait introduit les méthodes de gestion de la grande entreprise au Pentagone, avec les résultats que l'on sait. Le mal n'a jamais été extirpé et s'est depuis répandu. Ce recueil est un bon exemple de l'état de décomposition avancée de la

réflexion stratégique dans certains milieux, ou plutôt de son absence. Sans pudeur aucune, dans le jargon approprié, on y découvre comment la gestion, dans les hautes sphères décisionnelles, s'est substituée à la réflexion stratégique (au sens étroit et militaire du mot) et peut-être même à la réflexion tout cours. Tout étudiant des relations internationales, s'il ne le sait pas déjà, devrait maintenant comprendre pourquoi les politiques étrangères n'ont souvent plus aucun sens ni aucune cohérence à long terme : c'est qu'on avait oublié d'inscrire ces catégories au plan quinquennal, que les budgets nécessaires à l'analyse factorielle requise n'ont pas été prévus au plan d'affaires triennal et qu'en conséquence il était impossible d'en tenir compte avant le début de la prochaine année financière. Un livre de chevet.

Carley, Michael Jabara, 1939, *l'alliance de la dernière chance : une réinterprétation des origines de la Seconde Guerre mondiale*, Les Presses de l'Université de Montréal, 2001, 365 p.

Ressortant de l'histoire diplomatique, le livre de Carley profite de l'ouverture des archives soviétiques depuis 1990. Son principal objet est d'offrir une vision élargie des origines immédiates de la Seconde Guerre mondiale, en particulier d'éclairer sous un nouveau jour la conclusion du pacte germano-soviétique d'août 1939. La thèse selon laquelle les Soviétiques, déçus des approches franco-britanniques et dérouterés par les négociations de Munich, ont conclu le pacte de 1939 avec les Nazis commence à être familière aux historiens qui ont lu Gabriel Gorodetsky. Elle est ici brillamment exposée. On comprend mieux aussi comment l'anticommunisme a nui à l'établissement d'une *realpolitik* nécessaire, celle d'une entente franco-britannico-soviétique, pour s'opposer aux desseins d'Hitler. Les méfiances réciproques, celle des Russes causée par la pusillanimité des gouvernements occidentaux devant Hitler, celle des Occidentaux devant la menace communiste, ont finalement coûté bien cher. Finalement, comme le fait remarquer Carley, la guerre froide a débuté en 1917. Les événements de 1938-1939 ont élevé l'incompréhension mutuelle à un niveau tel qu'elle a failli être fatale aux deux futurs blocs. Les Presses de l'Université de Montréal ont fait un bon choix en publiant cette traduction du livre (paru en anglais en 1999) du professeur de l'Université d'Akron.

Laborie, Pierre, *L'opinion française sous Vichy : les Français et la crise d'identité nationale 1936-1944*, éd. augm., Paris, Éditions du Seuil, 2001 (1990), 406 p. (Points/Histoire, H286)

Laborie, Pierre, *Les Français des années troubles*, Paris, Desclée de Brouwer, 2001, 266 p.

Pierre Laborie étudie l'opinion publique française dans son plus grand moment de traumatisme national. Cette réédition, augmentée d'une longue préface de l'auteur, réaffirme sans concession la thèse soutenue en 1990 :

la « désintégration du tissu social » français, la « pente douce » des « ambiguïtés » et des « confusions » mènent à la drôle de guerre, à la défaite de mai-juin 1940, au ralliement au maréchal Pétain et finalement au trop lent retournement contre Vichy. Certains critiqueront la remarque difficilement avouable que l'absence de réaction aux mesures antisémites de l'automne 1940 n'est le résultat que d'une difficulté de régler les problèmes du quotidien, au premier chef le ravitaillement (p. 243), mais l'analyse est plutôt convaincante. En utilisant les archives de la police, Laborie date le début du lent retournement contre le régime de Vichy au printemps-été 1941 et l'attribue encore une fois en grande partie à la crise du ravitaillement. Il appelle à la prudence sur la thèse qui veut que ce soit les chances d'une victoire allemande en Russie qui expliqueraient la passivité ou la collaboration avec les Nazis. Mais entre le moment où l'opinion publique française devient mécontente du régime pétainiste et celui où elle manifeste véritablement son opposition, s'écoulent plus de trois années, trois années pendant lesquelles l'hostilité à l'égard de l'occupant croît certes, mais trois années « d'une des crises les plus graves de la conscience nationale » (p. 337). Le courage des premiers résistants en ressort grandi. Quant à la passivité d'une population désorientée et souvent indifférente, elle devient moins incompréhensible, à défaut d'être entièrement excusable. En choisissant d'étudier non pas le Moral Résistant ou l'Immoral Collaborateur, en récusant ces typologies simplificatrices, Laborie trace un portrait en demi tons d'une masse qui s'exprime moins qu'elle ne ressent. Pour ceux qui croient en la sagesse populaire, le résultat est dérangeant. À l'opposé, ceux qui pensent que toute opinion publique est infiniment malléable, que le rustre peut toujours être trompé, trouveront également matériel à méditer.

Le second livre réunit des articles parus depuis 1983. Ils n'ajoutent pas grand chose. Ils trouveront probablement leur utilité auprès des historiens professionnels ou des étudiants pressés.

Léger, Claude E., *Le bataillon acadien de la Première Guerre mondiale*, Moncton (N.-B.), l'Auteur, 2001, 231 p.

Histoire du 165^e Bataillon d'infanterie canadien, levé pour les tranchées et transféré dans le Jura français comme main-d'œuvre forestière. Plutôt bien fait.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1 Source: « Battle drill B The shifting of tactics into high gear through the rapid execution of terse orders, based on drills which are designed to cope with any tactical problem. Lectures and Precis, originally assembled by 47th London Division B and printed by Calgary Highlanders C.A. (O) in England for use in 47th Div., G.H.Q., and Calgary

Highlanders Battle Drill Schools in England (Oct. 1941) », 5e éd., Vernon (Colombie-Britannique), 27 janvier 1943, photocopie 82 x 14, p. 24-25. Document conservé à la DHP, Ministère de la Défense nationale. Notre traduction.

2. *Monty: the making of a general, 1887-1942*, Londres, Hamish Hamilton, 1981, xx-871 p.; *Monty: master of the battlefield, 1942-1944*, Londres, Hamish Hamilton, 1983, xxxi-863 p.; *Monty: the field-marshal, 1944-1976*, Londres, Hamish Hamilton, 1986, xxvii-996 p.